

QUENTIN

JFrançois Chénin

Prologue

Devant la fenêtre, alors que la pluie tombe, parfaite silencieuse, ma mémoire où je tourne depuis bien avant le début de ma vie - j'ai des cœurs abîmés de mille lieux traversés - ferme lentement la porte de mes jours à venir.

Je n'ai que des mots, des cœurs d'instant et quelques regards pour me souvenir.

A la falaise blanche de mes promenades quotidiennes, l'oiseau nicheur des pierres bouscule de son aile filante l'arrangement de mots qui tissent l'ordre de ma mémoire.

Je commets parfois des erreurs.

Sur le devant des jours, j'ai appris à ne plus voir. Ce que je regarde, c'est l'image, le dessin, le trait, sans doute l'ombre tremblante d'un visage, à peine souriant, peut-être, d'un enfant égaré au couloir de sa naissance.

Qu'importe qu'il soit tout petit sur lui même, il joue aussi bien, il regarde mieux, la lumière boucle dans ses yeux noirs.

Si, parfois, je perds mon chemin et bute sur une haie sombre de roseaux étoilés, j'hésite, j'avoue, à la traverser. Ce n'est qu'au prix d'une absence de respiration que j'arpente le monde.

Mesure et nature des choses me sont familières et les rives odorantes de pluie de mes détours possèdent tant de secrets qu'il me faut du temps pour les ouvrir, un à un, sans précaution pourtant pour ceux qu'il faudra piétiner.

Dans mon autre vie - devant une autre porte que j'ouvrirai - en feignant la surprise ou la peur et le rire...

Il s'agit d'effets de mots, de traits lentement alignés, de nuits extirpées de l'esprit, trait à l'intérieur du trait ...

Déjà, tout le mal nécessaire pour avoir de la mémoire, un morceau de soleil sous la tête, après le silence, après la souffrance, la vertu de l'attente, ni patience, ni envie.

J'ai appris à me taire pour mieux dire les mots. Je n'ai pas de parole ; la seule sécurité, c'est d'être là, même silencieux. Les yeux parlent mieux que ma bouche.

Ai-je besoin de dire, de m'avancer à trop de découvert de mots, dans les mots, traîtres d'infortune, liens vivants de l'étouffement ?

Parler, voilà le pire moment.

J'ai appris à me taire, enfant dépossédé, assis sur les marches blanches de paysages fantastiques. Je suis un grand marcheur de rêves, démarcheur insatisfait de tout désir nouveau ; mais, assis face au ciel, dans l'ombre des cyprès bleus, je sais qu'il est cassant ce désir qui monte, et mieux que les mots, mes yeux le porteront jusqu'à sa perfection.

J'ai appris à me taire...

J'ai appris à me taire car je n'ai pas d'avenir, ou plutôt, tout avenir est déjà dit.

Je me suis arrêté souvent, absent momentanément. J'éprouve une peine à écrire, à tracer les mots, les mêmes mots qui ne cessent de tourner. En deux lignes, en deux mots, tout dire, tout crier.

En deux mots d'enfant apeuré sur le bord du monde car il est noir, ciel dévorant que les mains touchent mal et si je les avance, elles perdent toute dimension humaine - je sais déjà le sens du mot humain ! elles sont le ciel dans mon seul regard.

Comment écrire, être possédé de patience, aller ?

Nos voisinages sont insupportables, il fait bon se perdre dans les réduits de lumière des mots.

A l'avancée de la lumière, en plein espoir de vivre, à la rive déjà ouverte de la souffrance, j'ai appris à surprendre le moindre souffle vivant... vivant... vivant.

Mon corps est traversé d'obéissance, de mots d'agrément, lisses. Sous la charpente verte d'un jardin d'hiver, il fallait m'arrêter... m'asseoir, j'ai du temps ; soudain les ambitions sont réelles, le risque permis, je suis surpris du silence, j'ai l'orgueil des mots, je suis seul à savoir.

J'attendais et je pensais qu'aimer allégerait ma peur du noir. Il me fallait gagner le silence qui me permettrait de tenir et le silence a été long à venir, venu de mon ventre, il a gagné mes yeux et mon esprit. Mes mains serrées faisaient mal. Le silence est venu, tout à disparu, derrière moi dans ma tête. Le prix du silence, c'était un passé.

Quentin

"Souvent, dit-elle, nous laissons à notre bord le plus vulnérable, celui du chemin unique et partagé, se défaire nos aveux redoutables, comme si nous ne pouvions suffisamment côtoyer la vérité de nos incertitudes. Nous ne finirons jamais notre ouvrage".

Et elle dit : "il n'a pas de mémoire ou plutôt toute mémoire est déjà écrite. Sa maison est désertée, les pièces vides sont les miroirs accidentels de ses rencontres."

Il feint la mémoire, il feint l'histoire, Quentin l'Arrêté, qui ne sait pas dire combien il aime, combien il sait aimer. Absent de parole, absent de vie, entier replié sur les lignes de mots, disloqué derrière le masque calme des yeux.

Quentin en transparence contre la pluie du jour, face à la fenêtre, poings plantés au fond des poches, au fond de sa vie, manège de lumière.

Quentin reste appuyé des heures au bout de paysages qui lui tiennent lieu de coeur, petit bout planté entre terre et soleil, feuille lui-même de l'arbre qu'il occupe. Il attend, il sait.

Il sait, Quentin, le peu d'estime qu'il a de lui-même, tenir à bout de main et de doigt, le miroir criblé d'arrêts, d'allers et retours de mots qui font de lui un vrai prisonnier de ses rancoeurs imaginaires.

Il n'a jamais parlé, crié le trop de mots qui l'encombrent, étouffoir-mouchoir, Quentin l'Inventé. Ainsi pense Quentin, à deux pas de la rupture ; au bord du temps, rêveur ligoté du jour, Quentin ne s'aventure plus. Il sait. Il ne dit pas ou ne sait pas dire. Il écoute. Entend ou n'entend plus. Quentin qui ne fait plus la différence, arrêté, Quentin le fragile.

L'histoire de Quentin, des morceaux de phrases, des petits trains de mots dans un esprit d'enfant, des débuts d'histoire mais pas une vraie histoire, pas une vraie vie, un bout ; l'écriture ramassée d'heures oubliées, Quentin, paresseux du souvenir.

Une histoire du fil des nuits, une seule histoire d'un être seul, retenu, à peine tenu. Quentin sait qu'il n'a pas peur, ce n'est pas la peur d'être qui le retient. Il est entier - mais, ici, la peur d'apparaître, entre ce qu'il souhaite et ce qu'il craint, mots redoutés, il n'a pas choisi, ne choisira plus.

Comme un cri, Quentin, Quentin, Quentin...

Comme un cri répété dans le silence de la tête où il n'y a que des mots, des éclats d'amour ajoutés.

"Quelle est la vérité ? Quentin ! La vérité !" dit-elle.

Quentin adossé au monde ; des chemins, des feuillages, du silence, des murs contre l'espace, quelques fenêtres, fond de ciel, coin de pluie. Quentin et le monde, petit vertige de tête, mains dans les poches.

En silence, il a choisi l'œil, le regard ; le trait porté du vide sur le plein, ce choix de taire et de voir, d'apprendre par les yeux les petits bouts de vie et de choses qui tournent avec lui. Quentin, la passion.

Arrêté, cet état lui plaît ; arrêté sur le chemin, à l'abri ; Quentin en promenade.

Cette question du temps, il ne sait plus comment la dire, comment poser avec justesse les vraies questions, comment devancer les oublis de mots, la disparition des gestes.

Quentin n'a plus de mémoire, n'a jamais vraiment souhaité en avoir une, Quentin l'Oubli. Quentin des instants amassés en pure perte, là, tout au fond de lui, ce n'est ni le noir, ni le vide, seulement un poids de feu, une brûlure d'instant trop vite entassés, jetés à petites gorgées de vie dans l'oubliette verticale de son cerveau, un agacement amer, tourné et retourné, soulevé, jamais entièrement découvert.

Cette question du feu, morsure du temps.

Quentin !

Il y a du vertige et du silence tout à la fois autour de tes oublis, ton manque de déjà vu, déjà vécu. Quentin l'Inachevé.

Quentin a toujours eu peur et, seul la nuit, sait éteindre ses craintes, tranquilliser le silence qui l'emporte et peut le détruire, un vrai silence - sans doute effrayant et peuplé d'absence, de trous de vie où il peut tomber. Quentin appuyé à ses jours, Quentin un peu trop sérieux, navigateur d'amertume sur un morceau de vague qui vient mourir dans sa tête, un seul rêve tendu entre lui et le monde, absent.

Quentin et la goutte d'eau en écho dans son corps, Quentin l'appuyé au monde inaperçu, un enfant qui ne le fut jamais.

Un jour, *et il faudra bien commencer*, un jour, en traversant le couloir, alors qu'il ferme derrière lui la porte, il se trouve dans l'ombre, baignée de nuit, il s'arrête et reste là, au milieu d'une vie qui commence et dont il sait

les heurts et les silences et, faisant quelques pas, sait qu'il n'en sortira pas, plus jamais, de ce couloir noir d'enfance et, décide, oui, décide avec son coeur d'enfant, sa raison d'enfant, décide de vivre tournoyant et, boule humaine lancée sur elle-même, d'être celui qui se regarde tourner, avec ses yeux d'enfant, sait qu'il ne sera jamais lui-même, mais un autre, un autre regard de vie, juge du juge enfant, abrité au plus profond du couloir qu'il vient d'entourer d'ombre et de crainte qu'il traversera bientôt, et arrêté, se regarde traverser. La porte fermée, l'a-t-il jamais ouverte ? Est-il bien sûr, Quentin, de ne pas y être encore, à toucher la nuit qui vient de naître dans sa tête, autour de ses mains ?

Quentin, c'est un enfant dans un couloir noir, pris de vertige et qui s'efforce d'oublier sa peur d'avancer et ferme les yeux pour mieux peser sur ses pas, l'un après l'autre ; éviter la marche au milieu du couloir, milieu du monde où il faudra sauter, éviter le vertige, éviter d'avancer, éviter l'avenir.

Il sait, Quentin, qu'il vaut mieux se taire, et faire silence, silence dans sa tête, silence dans son corps, laisser agir le calme, être absent de désir et de larmes, s'asseoir, jambes repliées contre ventre, menton sur les genoux ; se taire, car aucun motif n'est assez souverain pour lui éviter de grandir.

Un enfant, Quentin. Quentin, l'enfant et, avec tout ce qu'il sait, tout ce qu'il voit, qu'il a vu, il lui suffit de rester là, menton collé aux genoux, bien replié sur son ventre, mains jointes, yeux ouverts et le noir qui l'envahit, le protège et le détruit, l'abîme nécessairement. Il ne sait plus le jour et quel rôle jouer.

Petite pluie fine de feu survenue tard dans la nuit quand tout dormait autour du monde, quand le monde lui-même pesait de tout son poids sur le corps endormi, inerte

petite pluie d'enfance où cassent les branches mortes de bord de chemin, quand l'enfant foule et amasse à sa course les dernières feuilles tombées, tombées d'un bout d'enfance qui se dévaste et s'éparpille

petite pluie d'amour de nuit, seul à tourner contre
l'ombre d'un mur blanc d'appartement vidé d'envie,
vidé d'orage

petite vie cinglante, mal arrimée à l'esprit qui la
porte, dégringolante d'escaliers sonores et ronds

petite vie de Quentin assis au fond de l'ombre,
déjà vieux, privé d'avenir, vidé d'envie.

Quentin la mémoire, car toute sa vie est là,
ramassée, boule blottie au fond de son cerveau,
mémoire des noms et des visages, souvenirs de lieux et
de paroles, un morceau de soleil contre un morceau
d'avenir, une mémoire arrêtée, soulevée, disparaissante,
trait prévu de son enfance à aujourd'hui, maintenant,
perdu d'instant.

L'avenir de Quentin, petits morceaux de ciel et
d'angoisse, petite peur du matin, froissement de cœur.

Plus tard, il sait que chaque fois qu'il traverse ce
pont de plein vent, il sait, à l'aller comme au retour, qu'il
perd un peu de sa vie, de son rire, à jamais disparu les
bribes d'humour, les instants des temps heureux.

Quentin, un enfant sans enfance, un déjà vieux qui sait se taire, regarder-écouter, faiseur d'écart, perpétuel apprenti de la distance, Quentin, voyageur de la tristesse.

"Je courais Quentin", dira-t-elle. Mais que sait-elle de la réclusion, ce cœur d'instant retiré du monde. Où aura-t-elle appris ce qui reste indéchiffrable, qui lui aura dit sa violence et sa peur ?

"Je ne fais que l'approcher. Lui, il est l'instant, le cœur de l'instant - jamais retenu".

"J'ai appris à me taire avec lui, à connaître silence et murmure du vent, silence et gestes arrêtés. Ses yeux, enfin, me suffisaient."

Quentin, l'inchangé du monde,
mémoire ouverte
et elle dit :

"Alors que nous parlions, ensemble dans l'artifice de nos cœurs franchis, alors que nous aimions, toujours maladroits de notre main, alors que nous aimions, cette fois par espérance, par arrêt, nous avons défait les

preuves de nos promesses - cette nuit, volets ouverts,
arbres bleus - mon cœur est intact, ma mémoire vive."

Petit bout d'homme. Quentin dans le vertige.

Tu n'es qu'un petit bout d'homme, avec juste
assez de hauteur pour commencer à comprendre les
choses du monde, les choses de vie, les raisons
encombrantes d'aller.

Quentin sur la plage grise où tu écris, il y a le bout
de ton esprit, jamais suffisamment ouvert, jamais.

Il dévisage ce cœur qui lui échappe ; affolement
quand le jour s'attarde, se brise, s'écrit sur les murs où
chaque feuille étagée de la lumière sous le feu est un mot
d'inquiétude. Depuis il ne cesse de naître à chaque
seconde d'un grondement éclairant, depuis qu'il dort...

Et s'il n'était qu'ombre avancée sur la dune alors
que la mer n'a pas un murmure vivant, s'il n'était qu'un
pas naissant sur le sable, un seul pas à franchir tout le

genre humain, un seul moment de passion ; géant effrayé de silence - s'il n'était qu'un pur regard.

Quentin d'un début de mesure

Avant de vivre.

Depuis, il s'attarde à la terrasse dévastée du ciel.

Quentin sait fermer les yeux à l'envie de pleurer.

Quentin l'adossé, poings définitivement fermés sur les mots.

Trop de mots. Trop de mémoire aussi.

"Il arrive que je peux lui parler, maintenant, c'est vrai, avec liberté et patience et soulagement. Souvent je l'ai interrompu plus fermé que le silence"

et disant: "je t'apporte à vivre et à rire. Quitte-moi et chasse moi. Je trouverai la façon de m'asseoir à ton âme et y appuyer mes rêves. Je t'entourerai et ma voix sera maladroitement à te dire que j'attends."

Quentin d'avenir sans mémoire à construire,
Quentin demain dans le couloir fermé par les quatre
portes de ses souvenirs mort-nés.

"Quentin, à force d'attendre, disait-elle, à force de
glisser dans l'eau mouvante et noire de ton
enfermement, les mots te manqueront quand tu écriras.
Pourras-tu seulement crier, te réveiller vide, blanc et
soulagé du monde ?"

La vie de Quentin n'est pas ordinaire, si peu
ordinaire dans la dérive des choses communes, vie de
peu et de silence, à la recherche d'une main à prendre,
d'une mémoire à trancher de son passé mort. Quentin
d'amertume, car le miroir est sale où il se regarde faire et
tricher.

Quentin qui n'est pas Quentin, l'échappé du jeu,
fuyant, le suivant à peine, avec la peine d'un enfant puni
qui perd rire, espoir, jusqu'aux cris qui le sauveraient. Au
bout du couloir de sa vie, ce sera un autre qui touchera

la première porte et tous les mots qui le sortiront du noir et de la peur du ventre, il ne les dira pas.

Quentin le regarde vivre, de loin, du loin de son silence attentif, hésitant à reprendre son bien, sa peine et son désir, et le plaisir d'être un, et le plaisir de vivre.

Quentin le double, les yeux fermés et les yeux ouverts.

Et quand parleras-tu ? Quentin pudique, le silencieux de soi.

Trouveras-tu les mots de ton aller-retour de vent et de froid, les voyages de la crainte. Ce que tu as vu, tu ne doutes pas de le savoir encore, tu ne sais pas perdre. Chaque chose, chaque mot a une place ; tes feintes sont un échec, car tout est là qui attend ta décision. Le silence sera submergé des mots anciens, des images passées et la force te manquera pour tenter de les perdre.

Les yeux fermés n'y changent rien.

Quentin, cette autre fois, assis sur les marches, guettant le premier souffle et la première transparence, menton appuyé sur les mains repliées, regard faiseur d'étincelles dans ce début du soir, premier vertige du feuillage entre ses pensées éparses, première fraîcheur réveillante, la musique inventée de ses rêves chante partout où il regarde.

Je parlais, je lui disais: "Notre part de bonheur n'est que l'apparence du bonheur. Comme notre vie est longue à se défaire, longue à dérouler ses voiles, à étaler ses plis - longue vie ! Notre part d'incertitude, immédiate, contre une part de vie."

Je parlais et il m'écoutait, le front collé à la vitre d'un temps de pluie, les mains dans les poches ou dans le dos.

Il m'écoutait, distrait et je disais: "Nous savons encore donner et recevoir ; Quentin, j'apprivoiserai ta peur, car tu n'es qu'elle."

"Alors seulement, je partagerai ton silence et les bruits de tes silences, le corps et le cœur cognés dans mes mains de jade. Alors seulement, Quentin, je te pardonnerai."

Quentin de la petite espérance sous la pluie du matin, lui qui ne sort jamais. Quentin debout, devant sa vie comme devant un miroir, en appelant sans cesse au vertige du couloir noir, fermé aux deux bouts, juste un trait fin de lumière, à droite et à gauche, à égale distance du début et de la fin, dans l'intervalle des mots et s'il s'assoit, c'est pour deviner l'ombre qui bouge au delà de la lumière, derrière les portes fermées, une à droite, une à gauche

et s'il use ses yeux aux éclairs d'ombre vive de la lumière cachée, c'est pour deviner ce qui bouge et ce qui vit de l'autre côté des miroirs de sa vie.

Assis, là au milieu du passage qui lui sert d'attente et de rêve, de promenades immobiles dans son enfance austère,

assis, pieds liés aux mains, de mieux en mieux serré sur lui-même, assis et s'imaginant marcher, faire le

geste d'ouvrir, chaque fois ouvrir cette porte, les portes de son enfance perdue.

Et elle dit : "j'attends de toi d'autres apparences. Les jardins que tu visites me deviendront familiers... et si je m'y plaisais !"

Quentin, sa violence n'est jamais suffisante, à peine réelle, à peine un risque de cri ; Quentin caché entre les portes noires d'une mémoire défunte, au bout du risque, au bout de la crainte, dans un cerveau d'enfance, au milieu d'une vie qui n'est plus la sienne

quand il faudra te lever, déplier bras et jambes, saisir la poignée froide d'une de ces portes

recevoir au visage la seule vérité insupportable née dans ton cerveau d'enfance : tournoyer

Quentin, à ce moment, tu seras l'arpenteur aveugle de ton enfance détruite.